

taines apparences d'une jeunesse qui n'est plus, d'une beauté qui a toujours été un problème.

Cependant on introduit chez notre dévote le fermier de sa ferme, le maçon qui a réparé sa maison, le professeur de son enfant, et dans ses entretiens utiles elle protège le présent, elle défend l'avenir. Quand elle est seule, si l'envie lui prend de lire un livre, ne pensez pas qu'elle envoie chercher au cabinet de lecture le plus voisin quelques-uns de ces abominables chiffons de papier tout souillés d'ordures, tout remplis de choses immondes dans la page et sur les bords. Il n'y a guère que les dames du grand monde qui fassent usage de ces sortes de divertissements infâmes, qu'elles partagent sans façon avec les laquais, les grisettes et les femmes de chambre de leur quartier. La femme sensée, qui sait le prix du temps et la valeur de la vie, laisse aux femmes à la mode ces tristes lectures dans ces dégoutants volumes; elle leur abandonne bien volontiers tous ces romans modernes écrits en si vile prose, tout ce vagabondage de l'esprit, tout ce délire des sens, elle a quelque chose de mieux à lire et à penser: elle a dans le plus bel endroit de sa maison d'honnêtes livres, de beaux livres bien imprimés sur du papier sec et sonore, bien reliés par quelques relieur des temps passés.

Dans ces livres, qui sont des chefs-d'œuvre en dedans et au dehors, au lieu des sales commentaires des loustics de cabinet de lecture, à la place de ces noms qui sentent l'atelier et la boutique, l'estaminet et le corps-de-garde, vous lisez les noms vénérés des magistrats, des prélats ou des savans d'autrefois.

Tout son luxe est ainsi fait, simple, sévère, austère, comme elle est elle-même. Elle n'est pas de ces femmes qui portent avec elles beaucoup plus que toute la fortune de leurs maris. Ce qui brille ne lui va pas: elle trouve que les diamans la blessent, que les perles la rendent moins blanche; elle fait grand cas pour sa parure, d'une fleur naturelle placée sans art dans ses beaux cheveux. En revanche, elle a grand soin de son linge, qui est le plus beau et le plus fin du monde. Elle aime ces dentelles dont elle a hérité de sa mère et même de son aïeule. Comme rien n'est improvisé dans sa fortune, non plus que dans sa beauté, elle a dans ses grandes armoires en ébène, toutes sortes d'innocentes magnificences qui ne lui ont rien coûté; et, voyez-vous, telle est la force de ces beautés naïves et naturelles que, toutes cachées qu'elles sont, elles finissent par dominer la mode même, la mode qui ne sait pas leur nom, qui n'a jamais vu leur personne. Elles imposent, sans le savoir, à la foule subjuguée, leurs caprices les plus intimes.

Cette femme a donc, elle aussi, son luxe, ses modes, ses plaisirs; son luxe, elle l'impose; ses modes, elle les invente pour elle toute seule; elle sait très-bien que toutes les comtesses, marquises, duchesses, princesses du journal des modes n'ont guère d'autre métier que d'essayer les plâtres de la rue du Mont-Blanc ou de la rue du Helder, et elle n'est pas si malavisée que de se servir des robes et des chapeaux de ces dames.

Quant à ses plaisirs, ils sont nombreux et ils sont à elle, elle les partage avec tous les honnêtes gens de sa famille. Sa maison est la mieux tenue, sa table est la plus abondante, elle ne manque jamais de glace en été, de feu en hiver. Elle a des chevaux peu fringans, mais forts et bien nourris. Sa voiture n'est peut-être pas du bon faiseur, mais elle ne se brise jamais. Ses gens sont simplement vêtus, ils n'ont pas d'aiguillettes, pas de livrée. On ne dit pas en les voyant passer: ce sont des domestiques; mais ils sont nés dans la maison, ils y mourront; ils sont bien payés, bien nourris, ils sont estimés et heureux. Il est vrai qu'ils n'ont pas l'estime de la grosse livrée, et qu'ils sont montrés au doigt quand ils passent devant le cabaret où s'abreuvent les antichambres. L'honnête femme a tous les plaisirs que donnent le calme et la paix, la vie libre, assurée et exempte de dettes.

Les plus grandes coquettes, les plus effrénées, les petits maîtres les plus avancés prennent leur part de la déférence commune. Elle parle, on écoute, et comme sa bienveillance est indulgente pour toutes les faiblesses qu'elle ignore la plupart du temps, on reste étonné, charmé de s'être plu si fort à une conversation simple et facile, qui se passe de la calomnie, et même de la médisance. Jeune femme, notre dévote rend aux vieilles femmes ce qui leur est dû de déférence et d'attention; vieille femme, elle devient le centre jaseur et souriant où se réunissent les jeunes gens dont elle est le conseil et l'appui. De même qu'elle a honoré la vieillesse des autres, aussi sa vieillesse des vieillesses est honorée. Mais une pareille femme ne vieillit guère; les douces occupations de sa vie, l'absence de toute passion furieuse, le bien-être de l'âme et du cœur, le sang-froid, le succès, l'estime générale, la vie active, l'influence de la campagne, la probité du mari, les progrès de l'enfant, toutes ces causes réunies ont laissé à ce beau corps toute sa vigueur, à ce beau visage toute sa dignité.

Elle a dans l'année les plus belles fêtes du monde, dont elle est, sans se douter, la souveraine. Elle se souvient des noms de ses vieux parents, de l'anniversaire de ses jeunes enfans; elle vous dit naïvement chaque année: J'ai un an de plus, félicitez-moi et m'envoyez des fleurs.

Elle a pour elle toutes les joies réunies du calendrier. Elle croit au jour de Pâques, comme elle croit à Noël, quand l'Église est toute parée, quand les chants solennels se font entendre, lorsqu'à l'austérité et à la tristesse du carême succède l'alleluia universel. Elle a pour elle la fête de Dieu mêlée de fruits et de fleurs, et de beaux enfans tout blancs comme des anges. Elle a toutes les douces émotions de l'Église, cette fête continuelle que le vulgaire ne sait pas: l'encens, les chants de l'orgue, la parole du vieillard du haut

de la chaire catholique, les cantiques que disent les jeunes filles dans la chapelle de la Vierge, l'histoire toute entière du Sauveur et de Marie, les magnificences épiques de l'Ancien-Testament, les consolations de l'Évangile, en un mot la fête éternelle, la fête de tous, la fête de la terre et du ciel.

Vous parlez de vos plaisirs, de vos fêtes, des splendeurs de votre existence, de vos élégances sans fin, de vos intrigues banales, qui se dénouent à la police correctionnelle ou dans quelque allée écartée du Champ-de-Mars. L'argent que vous dépensez sans plaisir à ce que vous appelez vos plaisirs, elle va le porter tout là haut près du ciel, sous les toits où l'on brûle en été, où l'on grelotte en hiver, et là, elle essuie des larmes véritables, et là, elle se sent bûche et lonché: les larmes qu'elle répand sont douces, et elle revient chez elle heureuse et fière, et elle s'endor d'un sommeil paisible.

Et, la nuit venue, au lieu de voir en ses rêves des tyrans de mélodrames armés de poignards et de coupes pleines de poison, elle rêve des malheureux qu'elle a secourus, elle voit la mère de famille dont elle a sauvé l'enfant; elle entend la bénédiction du vieillard.

Ainsi, par cette voie que vous croyez semée d'austérités et d'épines, cette femme est arrivée tout simplement à ce bonheur terrestre que vous cherchez tous, après lequel vous courez tous. Dans le devoir et dans la règle elle a trouvé ce qui va sans cesse s'enfuyant devant vos désordres; pour avoir renoncé tout de suite aux plaisirs de la vanité, cette femme a été la maîtresse souveraine de toutes les petites vanités qui l'entourent; sa modestie lui a servi tout autant que si elle eût réuni en elle-même tous ces orgueils amoncelés qui n'ont pas pu l'atteindre: elle a joui de toutes les bonnes et saintes choses de la vie, sans excès, et par conséquent sans fatigue; elle a eu sa part, dans les vers du poète, dans les œuvres de l'artiste, dans la louange et dans l'admiration des hommes; elle a joui plus que vous du ciel bleu, des fleurs épanouies, du soleil qui se lève, du chant du rossignol dans les bois; elle a vécu moins vite que toutes ces femmes éphémères d'une beauté si contestable et sans cœur, à coup sûr, qui paraissent et se fanent comme des plantes de serre-chaude.

Mettez-les en présence, celle-ci et celle-là: la femme mondaine a soixante ans, notre dévote a quatre-vingts ans, et demandez-leur où elles en sont l'une et l'autre? La femme mondaine à soixante ans est un cadavre, un remords; notre dévote à quatre-vingts ans aime encore, espère encore. Elle a gardé jusqu'à la fin ces trois compagnes, la Foi, l'Espérance et la Charité. La femme la plus spirituelle et la plus brillante du dix-septième siècle, cette Ninon de l'Enclos qui avait été proclamée d'une voix unanime le plus honnête homme du royaume de Louis XIV, fêtée et adorée jusqu'à son dernier jour, et elle était bien vieille quand elle mourut, se voyant enfin sur son lit de mort, s'est écriée en poussant un profond soupir: "Si l'on m'eût proposé une pareille vie, je me serais pendue."

Arrêtons ici ce sermon. Ce sermon est arrivé malgré nous, et par la force même du sujet. Nous avons voulu relever de la défaveur où il a été placé par les plus beaux esprits même du dix-huitième siècle ce surnom de dévote; nous avons voulu montrer quelque peu combien, même du côté des bonheurs de la terre, c'était là une heureuse profession. J.

CORRESPONDANCES.

M. L'ÉDITEUR,

Le dix-huit novembre a eu lieu la clôture du jubilé à Bytown. Les exercices de la retraite prêchés en anglais par M. le V. G. Phelan et en français par le révérend Père Martin ont été suivis avec un concours qui n'a cessé d'augmenter, et un parfait recueillement, pendant trois semaines qu'ils ont duré. Un des plus beaux triomphes obtenus par la religion à l'occasion de ce jubilé et qui montre combien son influence est puissante, quand on veut et qu'on sait s'en servir; c'est l'empressement de plus de 500 personnes à se présenter pour embrasser la tempérance totale. Ce fait n'aurait rien d'étonnant dans toute autre localité: on a obtenu ailleurs des prosélytes en bien plus grand nombre. Mais c'est un succès qu'on peut regarder comme merveilleux dans une ville qui étant le rendez-vous de tous les voyageurs pour le nord-ouest et de toute cette robuste jeunesse qui s'engage dans les chantiers, a fait jusqu'à présent une consommation effrayante de boissons spiritueuses. Espérons que le nombre de ceux qui se sont enrolés dans cette précieuse association, destinée par la Providence à régénérer la société des temps modernes, ira toujours en croissant et qu'il viendra un jour où elle sera tellement dans nos mœurs qu'un homme rougirait de ne pas lui appartenir.

Les pieux exercices du jubilé ont été couronnés par la plantation solennelle d'une croix magnifique qui domine aujourd'hui la ville de Bytown où ce signe auguste du salut n'avait pas encore été arboré.

Cette croix placée près de l'église pour la construction de laquelle les fidèles de la ville s'imposent de si grands sacrifices et qui domine au loin les arbres de l'Ottawa, annoncera à ces nombreuses familles d'émigrants chassés par la misère et la faim de la catholique Irlande, et qui ne regrettent de la patrie qu'elles abandonnent que la religion dont la conservation a coûté tant de larmes et de sacrifices à leurs pères. Elle leur annoncera que dans le Haut-Canada fleurit le catholicisme, et que là aussi il aura des consolations et des secours à donner à leur souffrance et à leur détresse.

Malgré la neige qui couvrait la terre et un vent du nord qui soufflait avec assez de violence, la cérémonie de la plantation de la croix a pu se faire avec un appareil tout nouveau pour les habitants de Bytown, privés jusqu'à présent de ce que la religion a de pompeux et d'éclatant dans son culte. L'église